LES ÉTRENNES
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE-BALLET;
EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1 Janvier 1769.

Les Paroles sont de M. CAILHAVA.
La Musique de M. BOYER.

Le Prix est de 24 sols avec la Musique.





A PARIS,
CHEZ LE JAY, Libraire, Quay de Gèvres, au Grand Corneille.
Et au mois d'Avril, rue Saint-Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

L'AMOUR.

LINDOR, } *Amans extrêmement jeunes.*
ZIRPHÉ, }

UN ACTEUR.

MONDOR, *vieux Financier.*

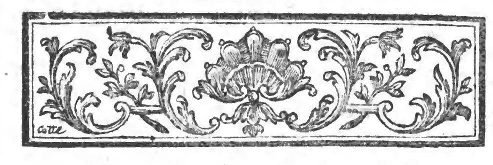
L'ABBÉ.

LA COMTESSE, *jeune veuve, Coquette.*

LA SUITE DE L'AMOUR, *composée des* GRACES, *des* JEUX *&* *des* RIS.

LA SUITE DE L'HIMEN, *composée d'un vieux* ROBIN, *d'un* INVALIDE, *d'un* PASTRE, *d'un vieux* SEIGNEUR, *&* *de leurs Femmes; tous vêtus à l'antique.*

La Scène est d'abord sur le Théâtre, ensuite dans le Temple de l'Himen.



LES ÉTRENNES DE L'AMOUR,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

L'ACTEUR *annonçant.*

MESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain une représentation de, &c... suivie...... (*On fait du bruit derriere le Théâtre.*) Chut.... Suivie de.... (*Le bruit redouble, l'Acteur dit avec humeur,*) Quel train derriere le Théâtre?

(*Les trois portes du fond du Théâtre s'ouvrent; l'Amour paroît à celle du milieu, entouré des Graces; & des groupes de Ris & de Jeux occupent les deux autres.*)

L'AMOUR, *s'avançant tout-à-coup au milieu de sa suite.*

C'eſt l'Amour qui fait du fracas dans vos couliſſes.

L'ACTEUR.

On s'apperçoit bien qu'il ne marche plus à petit bruit.

L'AMOUR, *s'ajuſtant.*

Heureuſe année & bonne recette.... Vous me voyez tout eſſoufflé & bien en déſordre.

L'ACTEUR, *malignement.*

Il feroit quelquefois indiſcret de vous en demander la cauſe.

L'AMOUR.

Je puis maintenant vous la dire ſans fatuité. J'ai promis de donner aujourd'hui des étrennes ; mille perſonnes de tout âge & de tout ſexe ſe ſont d'abord jettées ſur moi.

L'ACTEUR.

Tout ce qui vient de vous eſt ſi précieux....

L'AMOUR.

Une foule de Petits-Maîtres m'ont arraché mes aîles...... (*Avec fineſſe.*) Eh ! qu'en ont-ils à faire ?

L'ACTEUR.

Vous les connoiſſez bien, à ce qu'il me paroît.

L'AMOUR.

Cependant je ne les vois jamais qu'en paſſant.

L'ACTEUR.

Ces Meſſieurs ſont accoutumés à bruſquer l'Amour. Que vois-je ! vous êtes ſans arc ?

L'AMOUR.

Quelques Prudes me l'ont enlevé.... Voudroient-elles s'en ſervir pour lancer les traits de la médiſance & de la calomnie ?... Mais non, je les connois, elles en feront un meilleur uſage.

L'ACTEUR.

Vous êtes trop complaiſant de vous dépouiller ainſi.

L'AMOUR.

Bon ! Je connois vingt Déeſſes ſurannées qui ſeront flattées de refaire mon équipage.... Changeons de diſcours. Savez-vous ce qui m'amene ?

L'ACTEUR, *miſtérieuſement.*

Avons-nous cette obligation à quelqu'une de nos Actrices ?

L'AMOUR.

Je viens pour vous tous. Il me reſte des préſens à faire ; vous avez à la porte pluſieurs per-

ſonnes qui les deſirent : ordonnez qu'on les laiſſe entrer ; elles formeront des Scènes variées qui pourront faire une petite bagatelle ſans prétention, & nous l'offrirons au Public pour ſes étrennes.

L'ACTEUR.

L'Amour eſt ſûr de faire recevoir favorablement tout ce qu'il imagine ; mais il me permettra de lui dire qu'une bagatelle amuſe beaucoup mieux, quand elle eſt ornée de chants & de danſes.

L'AMOUR *à ſa Suite.*

A IR.





(La ſuite de l'Amour exécute une Danſe vive & légere.)

L'ACTEUR.

Je ſuis comblé de vos bontés, & je vole les annoncer à mes camarades...... (*Il ſort.*)

L'AMOUR.

Euphroſine, Aglaé, Cyane, allez augmenter le nombre des Beautés qui parent cette ſalle. Puiſſiez-vous voir ſans chagrin qu'il y a plus de trois Graces.

Vous Jeux, vous Ris, paſſez dans le Parterre, & dites à chacun de ces Meſſieurs, que l'Amour traitera déſormais favorablement tous ceux qui ſeront indulgens, partez........ Quelqu'un s'avance déjà ; on ſait que je n'aime point à languir.



SCENE II.

L'AMOUR, LINDOR & ZIRPHÉ, *au fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

VOilà deux amans bien occupés. Ils ſont dans l'âge heureux de l'innocence ! cachons-nous un inſtant pour les écouter. Que j'aime à entendre le langage de deux cœurs qui ne connaiſſent pas encore l'art !... Hélas ! c'eſt un plaiſir que je goûte ſi rarement !... *(Il ſe cache.)*

LINDOR, *un livre à la main.*

Oui, ma chere Zirphé ; partages-tu ma joie ? C'eſt de l'amour que nous ſentons. Ce roman vient de nous l'apprendre ; qu'il m'eſt cher !

ZIRPHÉ, *avec une ſurpriſe ingénue.*

Quoi, Lindor ; c'eſt l'amour qui nous cauſe tant de chagrin quand ma bonne nous ſépare ?

LINDOR.

Oui, Zirphé ; mais c'eſt lui qui redouble notre plaiſir quand nous nous revoyons après un moment d'abſence.

ZIRPHÉ.

Et dis-moi, Lindor ; eſt-ce lui qui me trouble, qui agite mon cœur dès que tu me prends la main ?

LINDOR.

Oui, ma chere Zirphé! c'eſt auſſi lui qui me cauſe une joie infinie quand les Dames trouvent ta taille admirable, tes yeux charmans, & qui me donne de l'humeur quand les hommes te font le même compliment.

ZIRPHÉ.

Ah! ah! pourquoi cela?... Et dis-moi encore, eſt-ce l'Amour qui depuis quelque temps me rend inſipides tous les petits jeux de mes camarades, ſurtout lorſque tu n'es pas de la partie.

LINDOR.

Oui; c'eſt lui qui dirige tous nos ſentimens. Ne ſommes-nous pas dans la même ſituation que les perſonnages de ce roman? Tout ce qu'ils ſentent, nous le ſentons; nous penſons tout ce qu'ils penſent.

ZIRPHÉ, *ſoupirant.*

A peu près.

LINDOR.

Tu préferes de ſimples fleurs préſentées de ma main aux dons les plus magnifiques que les autres voudroient te faire.

ZIRPHÉ.

Oh oui! & je n'en crois bien reſpirer l'odeur qu'en les couvrant de mes baiſers.

LINDOR.

Que je les trouve brillantes quand tu veux bien me les rendre après les avoir portées quelque tems ! qui peut leur donner ce prix ? Ah ! l'Amour.

ZIRPHÉ.

Je goûte un plaiſir infini à le croire.

LINDOR.

Tiens, ma chere Zirphé ; je t'aime encore plus que le héros de ce livre n'aime ſa maitreſſe. Il eſt, dit-il, ému, troublé quand il la voit ; & moi, je le ſuis, en appercevant la moindre des choſes qui t'appartiennent. La vue ſeule de ton ſerein me cauſe un trouble ... une agitation...

ZIRPHÉ.

Il ne me parait jamais plus aimable que lorſqu'il vient à moi en te quittant ; il me ſemble qu'il veut me faire partager toutes les careſſes que tu lui as faites. Ah ! Lindor, comme je les lui rends de bon cœur !

LINDOR, *un peu fâché.*

Ce que tu dis devrait me faire plaiſir ; cependant je ſuis préſentement un peu piqué contre ton ſerein ... je ne ſais pourquoi.

ZIRPHÉ, *soupirant.*

Ah ! mon cœur me dit aussi bien des choses que je ne puis définir.

(L'Amour reparaît.)

LINDOR.

Eh bien, Zirphé ; volons vers l'Amour ; j'espere que les étrennes qu'il nous donnera.... Zirphé... C'est lui-même, mon cœur me le dit.

ZIRPHÉ, *tournant la tête.*

Comme le cœur me bat !.. je n'ose le regarder... Est-il laid, comme ma bonne me le dit, où joli, comme le peint ma cousine ?

LINDOR.

Il est charmant ! il a ton sourire, tes traits.

ZIRPHÉ, *s'enhardie peu à peu, regarde l'Amour, & s'écrie :*

Ah ! Lindor ; c'est bien plutôt à toi qu'il ressemble. Que je vais l'aimer ! que je l'aime déja.

L'AMOUR.

Voilà comme pensent les vrais amans. Je suis toujours le fidele portrait de l'objet qu'ils adorent... Approchez, aimables enfans, demandez tout ce qu'il vous plaira ; si j'oblige souvent des perfides, pourrois-je refuser quelque chose aux amans parfaits?

ZIRPHÉ.

Demande, Lindor ; nos intérêts ſont communs.

LINDOR.

Non, Zirphé ; choiſis toi-même ; mon bonheur ne peut naître que de ce qui fera le tien.

L'AMOUR.

Voulez-vous mon bandeau, Zirphé ?

ZIRPHÉ.

Je ne pourrais plus voir Lindor.

L'AMOUR.

Deſirez-vous mes traits ?

LINDOR, *vivement.*

Elle n'en a pas beſoin.

L'AMOUR.

Et vous, Lindor ; voulez-vous mon flambeau ?

LINDOR.

Il eſt dans mon cœur !

L'AMOUR.

Voyons ce livre. Oh ! oh ! il eſt dicté par le ſentiment même. Celui-là ne corrompra pas vos

cœurs. Allez achever de le lire. Il vous éclairera ſur le choix que vous devez faire.

LINDOR, *avec empreſſement.*

Oui, Zirphé; allons. Tu liras, toi.

ZIRPHÉ.

Non; tu fais mieux ſentir ce que tu dis.

LINDOR.

Ah! ta bouche embellit tout ce qu'elle prononce.

ZIRPHÉ.

Attends, Lindor; il me vient une idée.... Nous lirons tous deux enſemble.

LINDOR.

Oui, oui; tous deux enſemble. Oh Dieux! je n'ai jamais eu tant de goût pour la lecture.



SCENE III.

L'AMOUR, *seul.*

QUE mon Empire ſerait agréable, ſi tous mes ſujets reſſemblaient à ceux-là ! mais, hélas ! dans un ſiecle ſoumis à l'inconſtance, l'Amour eſt contraint d'être moins difficile .... ſurtout s'il craint l'oiſiveté.

SCENE IV.

L'AMOUR, MONDOR, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *d'un ton pincé.*

L'AIMABLE fils de Cypris n'ignore pas que je ſers ſous ſes étendards.

L'AMOUR.

Votre uniforme me l'annonce,

L'ABBÉ.

Au moins ! je ne ſuis encore qu'un petit Abbé volontaire ; & l'offre de ma main peut accompagner celle de mon cœur.

L'AMOUR.

C'eſt fort bien ; mais peu m'importe.

MONDOR.

Vous voyez un honnête financier à qui vous devez des etrennes brillantes. J'ai rangé ſous vos loix une Dame de la premiere qualité... Oh ! je ſuis pour la qualité, moi.

L'AMOUR.

La Reine & la Bergere ſont égales à mes yeux.

MONDOR.

Peſte ! c'eſt une femme fiere ! il fallait être magnifique, avoir mes manieres nobles pour lui plaire.

L'ABBÉ.

Une veuve douce, modeſte, des plus aimables, avait juré de fuir votre Empire ; & quoique ſtilé à rendre les femmes parjures à de pareils ſermens, ma conquête m'a beaucoup couté.

MONDOR.

Parbleu ! je défie qu'elle vous ait autant couté que la mienne. Je donnai hier à ma Comteſſe pour ſes etrennes, une fête de vingt mille livres.

L'ABBÉ.

Ba... Et moi j'ai préſenté ce matin à ma Belle un Madrigal ... délicieux, en vérité.

L'AMOUR.

Vous êtes tous les deux certains d'un retour bien tendre ?

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Je ne ſuis pas vain ; mais je puis me flatter d'être aimé ... prodigieuſement !... avec tous les talens d'Ovide, on trouve aiſément des Corines.

MONDOR.

Je ſuis ſûr de mon fait auſſi. Plutus court la poſte ſur vos terres. Donnez-moi ... ſi vous le pouvez ... une Penelope à reduire, je lui enverrai tant de navettes d'or ... tant de navettes d'or ! que ſa toile ſera bientôt achevée.

L'AMOUR.

Avant de vous récompenſer, il eſt bon que je parle à la Dame qui paraît. (*A part.*) Voilà deux originaux d'eſpece differente qui vont être bien humiliés.

MONDOR, *à part.*

C'eſt ma Comteſſe.

L'ABBÉ, *à part.*

C'eſt mon incomparable veuve.

MONDOR, *bas à l'Amour.*

Ma fête n'a pas été inutile. On vient ſe féliciter avec vous de m'avoir captivé.

L'AMOUR, *malignement.*

Vous êtes un heureux mortel !

L'ABBÉ, *bas à l'Amour.*

Ma belle veuve a médité sur mes vers. Elle vient prier le Dieu des cœurs de lui conserver le mien.

L'AMOUR, *d'un ton railleur.*

Rien ne vous résiste.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec beaucoup d'étourderie.*

L'AMOUR veut bien permettre que je lui fasse ma révérence... Ah! vous voilà Monsieur Mondor... (*A l'Amour.*) Je me flatte d'avoir une réputation formée dans votre Empire.... Eh! c'est encore le petit Abbé... (*A l'Amour.*) Sans doute, mon nom est gravé en lettres d'or dans vos Temples... Mais, mais, en vérité, c'est que je suis enchantée de me trouver ainsi en pays de connaissance.

L'AMOUR.

Vous arrivez à propos, Madame, pour décider auquel de ces Messieurs je dois votre cœur. Ils pensent tous deux l'avoir rangé sous mes loix.

LA COMTESSE.

Quoi! sérieusement tous les deux s'en flattent? Ah! la bonne plaisanterie.

L'ABBÉ, *à part.*

C'est la conquête que prétendait avoir fait
(Bas, à la Comtesse.)
Mondor... Avouez, Madame, qu'il existe des mortels bien présomptueux.

LA COMTESSE, *faisant effort pour ne pas éclatter, & malignement :*

Je ne vois que cela.

MONDOR, *à part, ricannant.*

Comment : l'Abbé voulait aller sur mes bri-
(Bas, à la Comtesse.)
sées... Il faut convenir, Madame, qu'on trouve des gens bien simples, bien crédules.

LA COMTESSE.

Oh! vous n'avez jamais dit plus vrai.

L'AMOUR.

A quoi bon vous contraindre? Riez ouvertement, vous en avez tous sujet.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

D'honneur ! je ne pouvois plus m'empêcher d'éclater... L'aventure est plaisante... Mais, mais, très-plaisante !

[*L'Abbé rit de Mondor, Mondor de l'Abbé, la Comtesse de tous les deux. Tout à coup elle se jette entre Mondor & l'Abbé, & leur dit avec le serieux le plus imposant.*]

Doucement, Messieurs, doucement! je ne ris plus, & je fais réflexion que je dois être très-fâchée: Je commence par me plaindre de vous, Monsieur Mondor. Quel songe vous a fait croire que je vous aimais, & vous le fais publier?

L'ABBÉ.

Jettons-nous dans ce fauteuil pour écouter tranquillement. Sa situation est tout à fait piquante.

MONDOR, *embarassé.*

Pardon, ma belle Dame... J'ai cru que faire part à l'Amour de mon bonheur ... n'étoit pas une indiscretion.

LA COMTESSE.

Non, puisque c'est un mensonge; mais je suis outrée que vous m'ayez prêté ce ridicule.

MONDOR, *piqué.*

Quoi! Madame; est-ce un ridicule. . . . . .

[*La Comtesse lui jette un coup d'œil imposant, il dit à part à demi voix.*]

Que je suis sot! sa condition & son air de dignité m'en imposent. Je n'ose lui parler de la fête que je lui ai donnée.

LA COMTESSE, *avec un petit air nonchalant.*

A propos de votre fête; je vous félicite. Elle

vous a fait honneur dans le monde.... Je ne fais pas trop pourquoi; lorfqu'on a fait l'éloge de votre cuifinier, de vos muficiens, de votre artificier, du demi bel-efprit qui ordonne tout cela. [*Avec dedain.*] Vous m'avouerez qu'il ne vous refte qu'un bien petit mérite.

MONDOR.

Ah ! j'enrage !

L'AMOUR.

Et moi, je fuis vengé. Vous voyez que les traits de Plutus quoique dorés, ne valent pas les miens.

MONDOR.

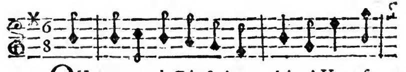
Quelle fatalité attachée à notre état nous rend le jouet de nos maitreffes ?... Oh ! je fuis las d'être dupe, & je vais ... me marier.

LA COMTESSE.

Bien ! les autres femmes, par égard pour la votre, ne vous duperont plus. Il eft jufte qu'elle ait fon tour.

L'AMOUR, *arrêtant Mondor.*

AIR.




rez un très bon É- poux. peu ve-
nir fo- la trer chez vous, fo- la- trer chez
vous, Je quitte- rai ſouvent ci- thé-
re. En at- ten- dant, rece- vez mon ban-
deau, C'eſt le meilleur ca- deau, le meil-
leur ca- deau, Que je puiſſe vous fai-
re, C'eſt le meilleur ca-deau, le meilleur ca-
deau, Que je puiſſe vous fai- re.

MONDOR ne ſait ſur quel ton le prendre. Il accepte enfin le preſent avec un ris forcé.

La plaiſanterie n'eſt pas mauvaiſe... J'accepte votre préſent pour moi, & ... pour mes amis.

SCENE VI.

L'AMOUR, LA COMTESSE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *ricannant avec fatuité.*

UN Amant diſgracié ne rit que du bout des lèvres.... Me traiterez-vous auſſi cruellement ?

LA COMTESSE, *ſur le même ton.*

Comme vous le méritez.

L'ABBÉ.

Je ſuis trop flaté !

LA COMTESSE.

En effet ! le moyen de lui réſiſter ? Il eſt tout charmant, au moins, mon petit Abbé.

L'ABBÉ.

De grace, épargnez ma modeſtie. .... (*A l'Amour.*) Vous entendez ?

L'AMOUR, *malignement.*

Mieux que vous.

LA COMTESSE.

Oh ça! ..... Devinez le motif qui m'a engagée à souffrir vos assiduités.

L'ABBÉ.

Un fat diroit hardiment que c'est son mérite, mais.... Je n'ose.

LA COMTESSE.

Et vous faites bien. .... Je voulois simplement voir si votre déclaration seroit galante, spirituelle, ou maussade.

L'ABBÉ, *à l'Amour.*

Madame plaisante.

L'AMOUR.

Oui.... (*A part.*) La plaisanterie commence à devenir sérieuse.

LA COMTESSE, *sur un ton moitié, tendre moitié malin.*

Savez-vous quelle est à présent ma plus forte envie?

L'ABBÉ.

Mais.... celle de me fixer, je pense.

LA COMTESSE.

Tout au contraire! celle de voir sur quel ton vous recevrez votre congé..... Allons,

Monſieur l'Abbé, un petit Madrigal pour chanter votre retraite.

L'ABBÉ.

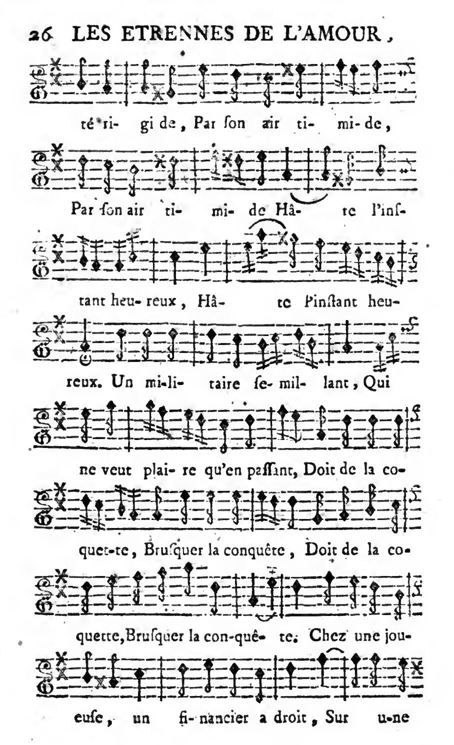
Quel vertige! je tombe des nues.

L'AMOUR.

Vous avez tort. Pourquoi ne pas faire un choix plus conforme à votre état? Écoutez-moi.

AIR.




té ri- gi de, Par ſon air ti- mi- de,
Par ſon air ti- mi- de Hâ- te l'inſ-
tant heu- reux, Hâ- te l'inſtant heu-
reux. Un mi-li- taire ſe- mil- lant, Qui
ne veut plai- re qu'en paſſant, Doit de la co-
quet-te, Bruſquer la conquête, Doit de la co-
quette, Bruſquer la con-quê- te. Chez une jou-
euſe, un fi- nancier a droit, Sur u-ne


carte malheu- reuſe, Sur u-ne carte
malheu- reuſe, Peut s'é- tabl r un droit, Peut
s'é- tablir un droit.; Mais la fauſſe pru- de,
Mais la fauſſe prude Qui veut ména-
ger en ſe- cret Une tendre habi- tu- de, U-
ne tendre ha-bi- tu-' de, Eſt le lot, eſt le
lot, eſt le lot du pe- tit col- let, du pe-
tit col- let, du pe- tit col- let.

Tenez..... je vous fais présent de mes tablettes, vous y trouverez le nom des Femmes qui affichent la réforme..... Faites-en votre profit.

LA COMTESSE.

En effet. Ne vous adressez plus à ce qu'on appelle dans le monde une jolie Femme. Vous partageriez, à la vérité, avec son sapajou, son perroquet & ses femmes l'honneur de l'amuser à sa toilette ; mais qu'est-ce en comparaison du rolle intéressant que vous pourriez jouer auprès de ces Beautés.... que l'âge rend désœuvrées?...., vous m'entendez ?

L'ABBÉ, *avec une politesse maligne.*

On ne peut pas mieux, Madame ! Je me suis trop pressé de vous adresser mes vœux ; je conviens de mes torts ; mais le bonheur de vous plaire me paroît trop précieux pour le perdre de vue, & j'espere que dans deux ans.... Oui, dans deux ans à-peu-près, vous voudrez bien revoir mon hommage..... (*A l'Amour.*) Je sors enchanté de votre présent..... (*A la Comtesse.*) Et flatté du plus tendre espoir. Dans deux ans donc, ma belle Dame.... oui, dans deux ans.



SCENE VII.

LA COMTESSE, L'AMOUR.

LA COMTESSE.

MAIS..... mais..... il s'avise de persifler, je pense. Je n'ai pas fait attention à ce qu'il a dit.

L'AMOUR.

Il vous donnoit un tendre rendez-vous. Voulez-vous que je le rappelle?

(Feignant d'aller après l'Abbé.)

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Non, non, c'est une espece dont la conversation me donnoit déjà la migraine.

L'AMOUR.

Vous traitez mal vos adorateurs.

LA COMTESSE.

Qu'ils m'aiment, j'y consens; la plus ridicule conquête flate toujours une femme; qu'ils soient assez sots pour se croire payés de retour, je suis bonne & veux bien le permettre; mais qu'ils osent se vanter d'être aimés! Le reste des hommes

me croiroit fixée & ne m'adresseroit plus de vœux. Oh! cela tire trop à conséquence.

L'AMOUR.

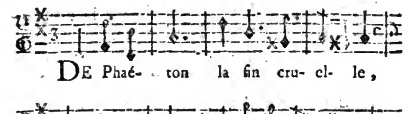
Le bon petit cœur.

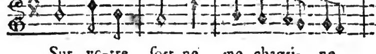
LA COMTESSE.

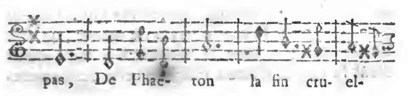
Parlons des étrennes que vous allez me donner. Faites-moi présent de tous vos atraits. Vous vous reposerez à l'ombre de vos mirthes.... (*Malignement.*) Quelques jours de repos ne nuisent pas à l'Amour..... Je tiendrai fort bien votre place dans le monde; à moins que vous ne redoutiez pour moi le destin de Phaéton.

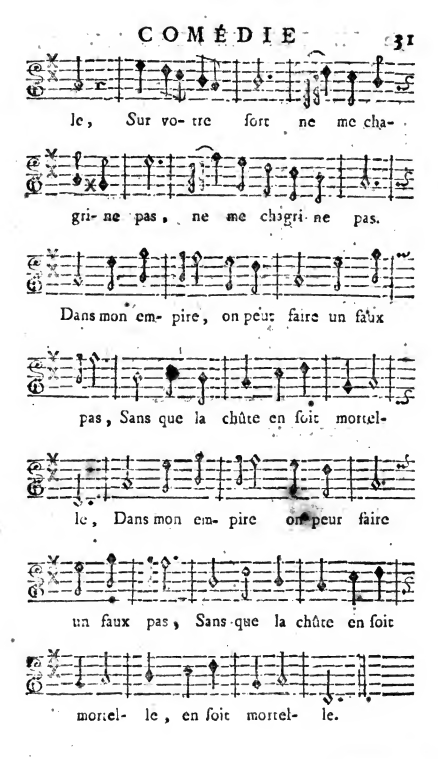
L'AMOUR.










le, Sur vo- tre sort ne me cha-
gri- ne pas, ne me chagri- ne pas.
Dans mon em- pire, on peut faire un faux
pas, Sans que la chûte en soit mortel-
le, Dans mon em- pire on peut faire
un faux pas, Sans que la chûte en soit
mortel- le, en soit mortel- le.

(*A part.*)

En lui remettant mes armes je ne risque point de faire des malheureux ; mes traits décochés par les mains d'une coquette ne font pas des blessures bien profondes. Voilà le présent que vous desirez, mais à condition que vous ne vous opposerez pas à la tendresse de deux jeunes Amans..... Vous ne serez pas la seule mere que j'aurai rendue indulgente pour sa fille.

LA COMTESSE.

(*Surprise.*) (*Riant.*)

Quoi ! ma fille ! ..... En effet ! la voici avec mon pupile. Ah ! les pauvres enfans !

L'AMOUR.

Eloignez-vous un instant.



SCENE

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, ZIRPHÉ, LINDOR.

LINDOR *accourt.*

AMOUR ! Amour ! faites-nous préſent de votre guirlande. Nous ſavons maintenant qu'une chaîne de fleurs eſt ce que vous avez de plus précieux.

ZIRPHÉ.

Arrête. Nous avons lû que l'Amour ne doit pas nous unir ſans l'Himen.

LINDOR.

Pardonne ! j'oubliais ce Dieu ... mais j'étais bien excuſable.

LA COMTESSE *paraiſſant entre les amans, dit avec ironie.*

C'eſt au mieux ! je ſuis enchantée de vous voir joliment enſemble.

LINDOR.

Nous ſommes perdus.

ZIRPHÉ, *très-naïvement.*

Voilà, comme dans le roman, des parens qui viennent traverſer nos amours.

LA COMTESSE *les embrasse.*

Raſſurez-vous, mes enfans; je ne puis blâmer en vous des ſentimens que j'ai éprouvé à votre âge.

L'AMOUR.

Je connais bon nombre de femmes qui ne ſont pas auſſi ſinceres.

ZIRPHÉ.

Dieux! quel bonheur!

LINDOR.

Ah! Madame!... Ah! Zirphé!... mon cœur ne peut ſuffire à toute ma joie.

L'AMOUR.

Reparaiſſez, Jeux, Ris, Graces; conduiſons Lindor & Zirphé au Temple de l'Himen. Il eſt loin d'ici; mais l'Amour fait en peu de tems bien du chemin.



SCENE IX. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, LA SUITE DE L'AMOUR, L'HIMEN, LA SUITE DE L'HIMEN.

[*Une toile se leve ; on voit l'Himen endormi sur son trône, & sa suite autour de lui. Un Autel sans feu est à ses pieds.*]

LINDOR, *reculant vers l'Amour.*

QUOI ! c'est l'Himen ?

ZIRPHÉ, *se jettant entre les bras de l'Amour.*

Qu'il est laid de près.

L'AMOUR.

C'est assez l'avis général ; mais ne vous effrayez pas ; & vous verrez qu'à mon aspect il s'embellira.

[*L'Amour avance vers le Temple qui s'éclaire peu à peu. L'Himen s'éveille ; sa suite aussi.*]

L'HIMEN, *avec surprise.*

L'Amour aux pieds de mes autels ? C'est du plus loin qu'il me souvienne !

LA COMTESSE.

Sa surprise est fondée ; la plûpart des époux lui sont présentés par l'intérêt.

L'AMOUR.

Comme freres, on nous voit rarement ensemble ; mais je veux me raccommoder avec toi. Pour te le prouver, reçois mon flambeau ; ce sont les etrennes que je te donne.

L'HIMEN, *hésitant.*

Quoi !....

L'AMOUR.

Tu aurais bonne grace à le refuser. L'indifference n'a-t-elle pas éteint depuis longtems le tien ?

AIR.



L'HIMEN, *embrassant l'Amour.*

Je reconnais mon frere à sa générosité.

L'AMOUR, *malignement.*

Bon! tu n'es pas instruit de tous les soins que je me donne en secret pour toi. Mais réunissons-nous pour faire le bonheur de ces jeunes amans.

L'HIMEN.

Volontiers! nous nous réconcilions toujours en faveur des cœurs vertueux.

L'AMOUR.

Pour rendre la fête plus complette, je veux que ta suite y prenne part.

(*Il regarde la suite de l'Himen.*)

Ah! les bonnes figures! ces Vieillards semblent se dire : quoi!... est-ce qu'il y a encore un Amour?... Je veux le leur prouver en les rajeunissant : je ne saurais leur donner des etrennes plus brillantes.

[*L'Amour fait un signe; tout ce qui caractérise les Vieillards, disparaît, & l'on voit à la place un jeune Robin, un Berger galant, un Officier élégant, un jeune Seigneur; leurs femmes éprouvent la même métamorphose; ils témoignent leur joie, & remercient l'Amour en dansant.*]

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.



LINDOR.

Dieux! quel bonheur! mon ame eſt dans l'ivreſſe.
On ne commence à vivre que du jour
Où l'on reçoit des mains de la tendreſſe
Les etrennes de l'Amour.

LA COMTESSE.

Dans un bosquet cher à Zephire & Flore,
Eglé, Damon se rendent chaque jour ;
Qu'y cherchent-ils tous deux avant l'aurore ?...
Les etrennes de l'Amour.

L'HIMEN.

Cloé nommait l'himen un esclavage ;
Depuis trois mois, Cloé me fait sa cour ;
Elle est prudente, & je dois son hommage
Aux etrennes de l'Amour.

L'AMOUR.

Le contrat fait, d'où vient donc que Thémire
Pleure, sourit, soupire tour à tour ;
La pauvre enfant craint l'Himen & desire
Les etrennes de l'Amour.

ZIRPHÉ.

Je sens pourquoi ma bonne vous outrage,
Et contre vous déclame chaque jour ;
C'est qu'elle n'ose esperer à son âge
Les etrennes de l'Amour.

L'AMOUR, AU PUBLIC.

Cibelle envain de traits mordans m'accable,
Pourvu qu'Hebé, l'ornement de ma Cour,
Daigne applaudir d'un geste favorable
Aux etrennes de l'Amour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Etrennes de l'Amour*, Comédie-Ballet, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 9 Janvier 1769.

MARIN.